

MOISSON ET FENAISON

On ne possède que très peu d'informations sur les pratiques de récolte des grains et des fourrages en Europe avant les premiers écrits des agronomes romains; encore ceux-ci sont-ils fort succincts. Les indices archéologiques ou linguistiques sont peu importants et d'interprétation difficile. Mais le grand danger dans ce domaine a toujours été d'utiliser sans discernement les idées trop simples ou trop partielles nées d'une connaissance superficielle des pratiques traditionnelles récentes. Pour écarter ce danger, il n'est d'autre moyen que de partir d'un tableau aussi général que possible des techniques de récolte attestées par l'ethnographie et l'histoire. On pourra ensuite proposer quelques hypothèses nouvelles, et les confronter aux données archéologiques.

Les techniques de récolte des grains.

Elles se répartissent en dix groupes ou familles, en fonction des deux grands critères suivants: (a) la chose exacte qui est récoltée; et (b) le procédé physico-mécanique employé à cette récolte. Ces deux critères sont croisés dans le tableau à double entrée suivant, où chaque famille de techniques est identifiée par un numéro:

Tableau d'identification des techniques de récolte des grains					
Procédé physico-mécanique	Chose récoltée				
	Plante entière	Grains, épillets	Epis, panicules	Poignées de tiges	Ensemble de tiges*
Arracher	1				
Ramasser		2			
Battre		3			
Erusser**		4	5		
Briser			6		
Couper***			7	8	
Couper en frappant				8'	9

* Plus important qu'une poignée. ** En allemand: abstreifen. *** Sans frapper, par friction seulement.

Nous allons présenter brièvement chacune de ces techniques, en précisant dans la mesure du possible le lieu et l'époque où elle est attestée, et la ou les plantes auxquelles elle est appliquée.

(1) Arracher/La plante entière.

C'est une technique de pays très pauvres ou arides (Chine du Nord) où le manque de combustible est extrême. On l'emploie aussi pour des plantes dont on veut conserver les fibres (lin) ou particulièrement faciles à arracher (légumineuses). En Europe, seule l'orge est parfois récoltée de cette façon (en France: Poitou, et à Jersey); il en est de même dans le Nord-Est de la Turquie. On utilise alors une faucille à lame non tranchante.

(2) et (3) Ramasser et Battre/Les grains ou les épillets.

Ramasser les grains ou les épillets lorsqu'ils sont tombés sur le sol une fois mûrs (2) est une technique utilisée çà et là, sans réelle importance. Par contre, battre les grains ou épillets pour les faire tomber dans un récipient (3) est la technique principale de récolte des céréales sauvages dans tout l'Ouest de l'Amérique du Nord, des Plaines jusqu'au Pacifique; elle est aussi attestée dans la région des Grands Lacs, pour la récolte des grains de Zizania aquatica. On la rencontre encore en Afrique dans toute la zone sahélienne au Sud du Sahara ainsi qu'en Inde (Orissa), où elle sert pour diverses céréales sauvages, notamment le riz; le battage s'y fait parfois avec le récipient lui-même, panier ou corbeille de forme spéciale qu'on balance à bout de bras à travers les tiges, et dans lequel les graines détachées par le choc s'accumulent.

Cette dernière technique est également attestée en Europe (Danemark, XVIIIe siècle), pour la récolte des graines de Glyceria fluitans.

(4) et (5) Erusser/Grains, épillets/Epis.

L'action d'éruesser (abstreifen) produit des grains ou des épillets lorsque l'inflorescence de la céréale est lâche (riz, avoine...); elle produit des épis dans le cas contraire (blé, orge...).

L'éruissage produisant des épillets (4) est attesté en Australie (voir le film Desert People de Ian Dunlop) et dans quelques îles d'Indonésie; dans le second cas, il s'agit de riz cultivé. Dans tous les cas, il se fait avec la main nue ou protégée par des feuilles: les tiges sont pincées entre les doigts, et les grains ou épillets restent dans la main.

L'éruissage produisant des épis (5) au contraire, se fait généralement à l'aide d'une paire de baguettes en bois, appelées en Espagne mesorias. Quelques tiges sont pincées entre les deux baguettes: lorsqu'on tire ensuite celles-ci vers le haut, les épis restent coincés entre elles; il reste alors à les saisir d'une main (l'autre continuant à tenir les baguettes serrées) et à les jeter dans un panier.

La récolte des épis par érusage est attestée en Espagne (Asturies), où la céréale concernée est l'épeautre (en esp. escanda). Elle existe également en Géorgie occidentale (URSS) et dans quelques hautes vallées himalayennes (Népal, Bhoutan). Il est très probable, comme l'avait déjà vu le linguiste F. Krüger, que les mergae ou mergites des agronomes latins n'étaient autre chose que des mesorias. L'emploi de ces deux baguettes est particulièrement indiqué pour les céréales dont l'épi se détache aisément de la tige à maturité.

Une technique voisine est attestée en Allemagne (Bade-Wurtemberg, Bauland), toujours pour l'épeautre. La récolte proprement dite se fait à la faucille. Mais immédiatement ensuite, les tiges sont passées dans un grand peigne en fer appelé Reff, qui détache les épis et les fait tomber dans une grande caisse au bord de laquelle il est fixé. La paille est laissée sur le champ, et les épis encore verts (Grünkern) sont immédiatement portés au séchoir. L'action du peigne est évidemment semblable, physiquement, à celle des deux baguettes: il s'agit bien d'un érusage. Il est extrêmement probable que c'est également suivant le principe de l'érusage que fonctionnait un autre instrument muni d'un peigne: le vallus gallo-romain.

Cette hypothèse est renforcée par le fait que les cinq témoignages épigraphiques du vallus que nous connaissons sont tous localisés le long d'une ligne de 250 km environ allant de Reims (France) à Coblenze (Allemagne), c'est-à-dire à proximité immédiate des principales régions de culture de l'épeautre encore au XIXe siècle.

(6) Briser/Les épis.

C'est la technique qui consiste simplement à cueillir les épis à la main. on peut l'utiliser pour toutes les céréales à épi compact. Mais elle n'a de réelle importance que pour le maïs. La morphologie même du maïs est parfaitement adaptée à ce mode de récolte. Et il est significatif qu'aucun outil spécifique de récolte ne soit attesté, par l'archéologie comme par l'ethnographie, dans les régions d'Amérique dont l'économie reposait sur la culture du maïs.

(7) Couper/Les épis.

Lorsque la forme de l'épi n'est pas aussi appropriée à une cueillette à la main que dans le cas du maïs, il peut être préférable de le couper plutôt que de le briser. On peut s'aider pour cela de l'ongle d'un doigt, ou d'une bague portée au même doigt dont le bord antérieur est tranchant. Mais l'instrument le plus couramment utilisé dans ce but est le couteau à moissonner. C'est en général une lame de pierre ou de métal, très courte (5 cm), dont le

dos est inséré dans une monture de bois ou enveloppé d'étoffe; parfois, un cordonnet le relie au poignet. Le couteau à moissonner est tenu dans le creux de la main droite, entre deux doigts: la tige est saisie avec les autres doigts à la base de l'épi, et appuyée contre le tranchant de la lame. On récolte ainsi épi par épi, et d'une seule main, l'autre main ne servant qu'à tenir les épis coupés jusqu'à ce qu'il y en ait assez pour les poser sur le sol ou dans un panier.

Le couteau à moissonner a été, et reste dans quelques régions, l'outil principal de la moisson dans une vaste aire culturelle qui va de l'Indonésie à la Chine du Nord et au Japon. On le rencontre également en Afrique soudano-sahélienne, du Nil au Sénégal. Il semble rare ou inconnu ailleurs, notamment en Europe. Son absence est d'autant plus significative, probablement, que le couteau à moissonner est susceptible de se conserver dans le sol: aucune des techniques mentionnées jusqu'ici n'était susceptible de fournir des vestiges archéologiques identifiables.

(8) Couper/Des poignées de tiges.

Ce qui caractérise cette technique, c'est que plusieurs tiges sont d'abord saisies de la main gauche, avant d'être coupées à l'aide d'un instrument tranchant tenu de la main droite manié d'avant en arrière, c'est-à-dire en tirant vers soi. Cet instrument doit être d'une longueur suffisante pour pouvoir couper plusieurs tiges à la fois, et en même temps quelque peu concave: c'est la faucille.

La faucille, et la récolte des céréales par poignées, est de très loin la technique principale de la moisson dans toute l'Eurasie (à l'exception de la péninsule indochinoise) et en Afrique au Nord du Sahara. A l'intérieur de cette aire immense, les modalités en sont évidemment innombrables - et, trop souvent, mal décrites. Il semble possible, toutefois, de dégager quelques grands critères qui varient de façon relativement simple dans l'espace: tels sont par exemple la longueur de la lame, l'organisation du travail (et notamment sa répartition entre les sexes), la hauteur de coupe, etc.

Longueur de la lame. Dans toute l'Eurasie occidentale (de l'Afghanistan et de l'Iran à l'Atlantique), les faucilles sont à lame longue, c'est-à-dire de plus de 40 cm. Du Pakistan au Pacifique au contraire, elles sont à lame courte, soit de 10 à 30-35 cm au maximum. Cette opposition semble correspondre à une autre opposition dans les gestes de la récolte. A l'Ouest, la faucille sert en général à rassembler les tiges à couper, qui sont ensuite saisies de la main gauche, puis enfin sectionnées (trois gestes). A l'Est au contraire, les tiges sont directement saisies puis sectionnées, sans que jamais la lame

de la faucille ne soit utilisée au préalable pour les rassembler (deux gestes). C'est cette fonction de la lame pour rassembler les tiges, qui très certainement explique sa longueur et sa courbure. Lorsque cette fonction n'existe pas, en tous cas, des lames nettement plus courtes et moins courbes suffisent.

Organisation du travail. Dans toute l'Europe non méditerranéenne semble-t-il, les moissonneurs travaillent en équipes composées de travailleurs qui coupent, et d'autres qui rassemblent les poignées en javelles et qui lient les javelles en gerbes. Il n'en est pas ainsi dans la plupart des pays méditerranéens. (Italie du Sud, Afrique du Nord), où c'est le même travailleur qui coupe les tiges à la faucille, et sans lâcher celle-ci confectionne une petite gerbe lorsqu'il a amassé dans sa main gauche une récolte suffisante.

Cette opposition en recoupe d'autres. Dans tout le monde germanique et slave (à l'exception peut-être de certaines parties de l'Angleterre), ce sont les femmes qui moissonnent à la faucille; les hommes, moins nombreux, se contentent de lier les gerbes. On retrouve semblable répartition des tâches dans la majeure partie de l'Inde. Dans tout le monde méditerranéen et proche-oriental au contraire, ce sont les hommes qui moissonnent; les femmes, ou bien sont totalement absentes des champs, ou bien se bornent à ramasser et entasser les gerbes, etc.

Hauteur de coupe. Dans la moisson à la faucille, on peut, soit couper le plus bas possible (au ras du sol), ce qui permet de récolter le maximum de paille; mais le travail est plus pénible, plus long, ainsi que le transport et le battage ensuite, et le stockage demandera davantage de volume bâti. On peut au contraire couper le plus haut possible. Le volume de paille récoltée est alors minimal. Mais il reste la possibilité de revenir ensuite récolter le chaume plus tard en saison, lorsque les travaux les plus urgents de la moisson proprement dite sont terminés.

Cette méthode de la moisson en deux temps était la plus courante dans la majeure partie de la France, dans l'Ouest notamment, jusqu'au XIXe siècle. Le chaume y était récolté, soit à l'aide de râtaux, de petites faux à une seule main (la chaumet de Touraine), soit encore par simple arrachage. Ce chaume servait, entre autres, à recouvrir les toits des maisons.

Faucilles lisses/faucilles dentées. Ce caractère très visible a souvent retenu l'attention des observateurs. Mais il n'est qu'un des aspects du problème de la structure de la lame, problème dans le détail duquel il n'est pas possible d'entrer ici. En Europe, le problème se complique en outre du fait que de nombreuses "faucilles" à lame lisse sont en réalité, non pas des faucilles proprement dites, mais des volants. Nous y reviendrons.

(8') et (9) Couper en frappant/Des poignées de tiges/Des ensembles de tiges plus importants que des poignées.

Dans l'action de couper en frappant, qui fait intervenir l'énergie cinétique de l'instrument, celui-ci est lancé en général de droite à gauche, geste complètement différent de celui qui consiste à tirer une faucille vers soi, soit d'avant en arrière et légèrement de gauche à droite.

L'instrument utilisé pour couper en frappant peut être:

- manié d'une seule main: le volant en France, le bagging-hook ou fagging-hook en Angleterre, la sape ou piquet aux Pays-Bas et dans les régions voisines de France et d'Allemagne (néerl. pik, all. Sichte);
- manié à deux mains: la faux d'Europe occidentale et centrale, la gorbuscha d'Europe orientale (Finlande, Russie, Sibérie).

La gorbusha est une faux symétrique à manche courbe, utilisée alternativement de gauche à droite et de droite à gauche. Au XIXe siècle, on ne la trouve plus que dans l'Est de la Finlande et dans le Nord de la Russie. Mais elle semble avoir été plus répandue autrefois, jusqu'en Bosnie Herzégovine et peut-être en Arménie; en Sibérie orientale, sa diffusion est antérieure à la colonisation russe. Nous ne parlerons pas davantage de cet instrument ici.

Nous ne parlerons pas non plus davantage de la technique (8') — couper en frappant, les tiges étant préalablement prises à poignée par la main gauche — car elle est rare et semble peu importante, sinon comme forme de transition assez passagère entre les techniques (8) et (9). Les remarques qui suivent concernent uniquement le groupe de techniques (9). Par rapport à l'utilisation de la faucille, les différences essentielles sont les suivantes:

- l'instrument lancé est toujours à tranchant lisse, jamais denté comme la faucille;
- la coupe se fait toujours au ras du sol, jamais à mi-hauteur;
- le rendement de l'action de coupe dépend de la longueur de la lame, ce qui n'est pas le cas avec la faucille (où, on l'a vu, la longueur de la lame est en rapport avec l'action de rassembler les tiges, non de les couper); le nombre de tiges que la main gauche est capable de saisir n'est plus facteur limitant du nombre de tiges coupées à chaque coup, mais bien la longueur de la lame;
- le travail à l'aide d'un instrument lancé est toujours un travail d'hommes, jamais un travail de femmes (les exceptions sont très rares).

Dernière remarque: alors que la faucille est utilisée principalement à

la moisson, et accessoirement à la récolte des fourrages, et ce depuis au moins le début de notre ère, il est clair que la plupart des instruments lancés n'ont été adaptés à la moisson que très récemment, du XVe au XIXe siècle le plus souvent, et que leur fonction principale et originaire était la récolte de l'herbe (foin), des légumineuses, etc.

Les problèmes archéologiques. I. Les "faucilles" de bronze, de silex, etc.

L'inventaire qui vient d'être fait des techniques de récolte des grains et des fourrages va nous permettre de poser en termes corrects le problème de l'identification de certains outils préhistoriques, et de proposer d'autres hypothèses que celles communément admises. Commençons par la question des "faucilles" de bronze, de silex ou de tout matériau autre que le fer.

Observons tout d'abord:

- qu'il n'existe aucun témoignage ethnographique d'utilisation de faucilles dont la lame ne soit pas en fer;

- qu'actuellement, la carte de répartition de la faucille coïncide à peu près avec celle du bétail de trait: la faucille disparaît brusquement en Afrique Noire et en Asie du Sud-Est, là où le bétail disparaît également, ou cesse d'être utilisé pour son travail;

- que les "faucilles" de bronze, retrouvées en si grand nombre dans toute l'Europe, ne sont considérées comme telles que sur la base d'une simple analogie de forme (d'ailleurs lointaine), mais sans aucune preuve réelle.

Les choses semblent plus sûres en ce qui concerne les "faucilles" à lame de silex, en céramique, etc., à cause du lustré caractéristique dont leur tranchant est recouvert. Mais là encore, il paraît bien qu'on a conclu trop vite. Le lustré n'implique pas que l'outil ait nécessairement servi à couper des céréales: il se forme aussi bien, sinon mieux, avec les graminées en général (les roseaux par exemple), avec les joncs, les laïches, etc. Et les recherches les plus récentes sur les phytolithes vont dans le même sens (P. Anderson-Gerfaut). D'autres preuves sont nécessaires pour affirmer que les silex à tranchant lustré étaient des armatures de faucilles. Or, sauf dans quelques cas particuliers, ces preuves manquent. C'est seulement en Egypte, et peut-être en Mésopotamie, que de telles preuves existent sans doute. Encore faut-il observer que les scènes de moisson, si abondantes et si souvent reproduites dans l'iconographie égyptienne, n'ont pas été étudiées systématiquement dans cette perspective.

Le problème des "faucilles" de bronze et de silex est entièrement à reconsidérer, donc. Pour les "faucilles" de bronze, qui ne présentent pas de

lustré, toutes les hypothèses sont possibles: celle qu'il s'agit de faucilles à moissonner les céréales n'est certainement pas la meilleure, ni même la plus vraisemblable. Une hypothèse plus séduisante fait de ces outils des serpettes à récolter les rameaux feuillus utilisés comme fourrage. Il existe en effet d'assez nombreux indices de l'importance des arbres fourragers dans l'Europe ancienne (et jusqu'à nos jours, dans les régions périphériques où la faux à foin a peu ou pas pénétré). Et on sait par ailleurs que le Néolithique récent et l'Age du Bronze en Europe sont une époque de grand développement de l'élevage (y compris du cheval, pour la traction des chars de guerre). Dans cette hypothèse, les "faucilles" de bronze seraient en réalité l'indice de l'importance économique de l'affouragement des animaux de travail. Mais ce n'est qu'une hypothèse.

Quant aux "faucilles" de silex, si on ne peut plus les considérer comme des outils de moisson purement et simplement, leur signification n'en est pas moindre pour autant. Elles peuvent en effet être l'indice de l'importance de l'élevage (comme les "faucilles" de bronze), ou même celui de l'importance des roseaux, joncs, etc., dans l'habitat (toitures, nattes, récipients, etc.), ce qui n'est pas un aspect négligeable.

En fait, "faucilles" de bronze ou de silex peuvent nous dire bien davantage aujourd'hui sur les économies et les sociétés qui les ont produites, que lorsqu'on ne les considérait que comme de simples outils de moisson. Mais à condition de reprendre entièrement les données archéologiques dans ces nouvelles perspectives.

Les problèmes archéologiques. II. La moisson à l'Age du Fer en Europe.

La véritable faucille apparaît en Europe centrale au second Age du Fer (La Tène), comme du reste l'outillage de fer en général. Les faucilles retrouvées par Vouga à La Tène sont même si semblables à des faucilles modernes qu'on peut se demander s'il ne s'agit pas effectivement, quelquefois au moins, d'outils modernes ayant fait intrusion dans un contexte ancien. Mais quoi qu'il en soit, l'existence de véritables faucilles à moissonner à cet époque n'est plus douteuse.

Il ne faudrait pas croire, cependant que l'apparition de la faucille a signifié la fin immédiate de toutes les autres techniques de moisson. Les agronomes romains sont là pour nous dire le contraire. Ils mentionnent en effet l'arrachage de la plante entière (notre technique 1), l'éruissage (5) aux mergae (ou mesorias), ou, pour le millet en Gaule, à l'aide de peignes. Les faucilles elles-mêmes (falces messoriae) sont diverses, de forme et

d'utilisation. Et enfin il y a la fameuse "moissonneuse gauloise", le vallus, qui a tant excité l'imagination des érudits et du public. Est-il possible, à partir de ces éléments disparates, de proposer une vue d'ensemble des techniques de la moisson à l'Age du Fer et de leur évolution?

Nous pouvons tout au moins proposer une hypothèse. Réduite à l'essentiel, cette hypothèse est la suivante:

(a) les "faucilles" à lame de bronze et de silex retrouvées en Europe n'étaient pas de véritables faucilles (au sens de notre technique n° 8 ci-dessus), et même probablement n'étaient pas destinées à la récolte des céréales, sauf peut-être exceptions locales très limitées;

(b) la moisson à la faucille proprement dite n'apparaît en Europe qu'à l'Age du Fer;

(c) elle se développe ~~au Nord des Alpes~~ dans les régions méditerranéennes (Grèce, Italie, peut-être aussi Espagne) avec plusieurs siècles d'avance par rapport aux régions non méditerranéennes;

(d) en Europe au Nord des Alpes, la moisson à la faucille ne se développe que dans les deux derniers siècles avant notre ère, voire dans certaines régions plus tard encore, peut-être en corrélation avec le recul des céréales anciennes (épeautre, amidonnier) au profit du seigle et de l'avoine.

D'une certaine façon, cette hypothèse toute entière peut être considérée comme une conséquence logique du seul point (a). Il existe toutefois quelques arguments en sa faveur, notamment ceux-ci:

- en grec comme en latin, il n'existe pas de terme spécifique pour désigner la faucille; harpē et falx désignent tout instrument tranchant concave, et drepanon un outil de récolte; de tels termes n'apparaissent qu'en latin tardif (sicula, falcicula, etc.);

- ~~c'est du latin que~~ ~~qui~~ ~~dérivent~~, en anglais, en allemand et dans d'autres langues germaniques, les termes pour "faucille" (sickle, Sichel), et, ce qui n'est pas moins significatif sans doute, pour "chaume" (stubble, Stoppel);

- l'apparition et la disparition du vallus peuvent être mieux comprises dans le cadre de cette hypothèse que dans toute autre.

Ce dernier point mérite un mot d'explication. On ne trouve aucune explication technique de l'invention du vallus dans la surabondante littérature érudite relative à cet appareil, seulement des explications d'ordre socio-économique telles que le développement de grandes exploitations (latifundia), le manque de main d'oeuvre, la demande en céréales des villes et des armées du limes, etc. Ces explications ne sont pas sans valeur. Mais elles laissent de côté l'essentiel, à savoir: 1° comment l'idée technique même du vallus

est-elle née? 2° pourquoi le vallus n'est-il attesté que dans le Nord-Est de la Gaule? et enfin 3° pourquoi le vallus a-t-il disparu sans descendance, ce qui n'est le cas d'aucune autre machine de l'Antiquité?

Or, notre hypothèse apporte des réponses satisfaisantes à ces trois questions.

L'idée technique du vallus est totalement incompréhensible dans un contexte où la moisson se fait à la faucille. Elle est au contraire aisément compréhensible dans un contexte où la moisson se fait par érusage aux mesorias. Or, nous avons vu que cette technique était liée à l'épeautre (on peut-être aussi à l'amidonnier), et que les cinq témoignages épigraphiques du vallus que nous possédons se situent dans le Nord-Est de la Gaule, une région où il est raisonnable de supposer que la culture de l'épeautre était dominante à l'Age du Fer. La moisson aux mesorias est une méthode lente et coûteuse en main d'oeuvre, et on conçoit facilement ~~tout l'avantage que~~ put représenter sa "mécanisation" dans les conditions nouvelles créées par la conquête romaine.

Mais si l'avantage du vallus par rapport aux mesorias est à peu près évident, il ne l'est nullement par rapport à la faucille, contrairement à ce que suppose implicitement toute la littérature érudite sur le sujet à laquelle on a déjà fait allusion. C'est probablement ce qui explique qu'il n'y ait nulle trace du vallus dans les régions méridionales de l'Empire romain, où la faucille était implantée depuis plusieurs siècles lors de son apparition (y compris peut-être le Sud de la région centre-européenne de l'épeautre, comprenant les hautes vallées du Rhin et du Danube). La disparition du vallus s'expliquerait alors par la progression vers le Nord de la faucille, progression fort tardive puisque le vallus existait encore au Ve siècle (Palladius). Ce qui pose la question d'une corrélation éventuelle avec l'apparition dans la région des céréales nouvelles, seigle et avoine.

En un mot, les données dont nous disposons sur le vallus nous conduisent à suggérer, 1° que la moisson à la faucille n'était pas d'usage courant dans la région de la Gaule où le vallus apparaît, au Ier siècle de notre ère, et 2° qu'elle ne le devint qu'après le Ve siècle, en corrélation peut-être avec l'apparition du seigle et de l'avoine.

Un dernier argument en faveur de cette hypothèse est l'existence du terme allemand Speicher pour "grenier". En effet, Speicher dérive, on le sait, du bas-latin spicarium, qui désigne spécifiquement un "grenier à épis". Or, la moisson aux mesorias (et au vallus) produit des épis, et non des gerbes comme la moisson à la faucille. Le même terme latin a donné, en portugais, le vocable espigueiro, tout aussi spécifique, puisqu'il désigne les greniers

surélevés sur pilotis où sont conservés les épis de maïs — autrefois de millet. Il semble d'ailleurs qu'il existe une corrélation entre greniers surélevés et stockage du grain en épis, au moins dans les régions à été relativement humides. Si on accepte cette corrélation, alors les nombreux vestiges interprétés comme poteaux de greniers dans les sites d'habitat préhistoriques de l'Europe du Nord deviennent un indice supplémentaire en faveur de l'hypothèse que le stockage, donc la moisson, s'y faisait en épis, et par conséquent pas à la faucille. Dans les régions à été humides, le développement de la moisson à la faucille aurait entraîné celui du stockage en gerbes, ~~supérieurs~~ d'un volume et d'une masse plusieurs fois supérieurs à la même quantité de grain en épis. D'où la nécessité d'un nouveau type de bâtiment, beaucoup plus vaste et solide que le grenier sur pilotis: ce nouveau type serait la grange, recouvrant également l'aire de battage, et donc associée au fléau.

En bref, dans notre hypothèse, la diffusion de la moisson à la faucille en Europe du Nord serait beaucoup plus tardive qu'on ne le pensait jusqu'ici, puisqu'elle ne se situerait pas avant le IVe ou le Ve siècle de notre ère, pour ne s'achever peut-être qu'au IXe ou au Xe. Et elle serait corrélatrice de toutes sortes d'autres changements techniques, permettant de parler d'un véritable bouleversement de toute l'économie agricole.

Mais il reste bien sûr à valider cette hypothèse par de nouvelles données archéologiques. Or, celles-ci font encore assez largement défaut, du fait que les questions suggérées par notre hypothèse n'ont pas encore été posées. C'est le cas des faucilles de fer, par exemple, pour lesquelles nous n'avons aucune étude d'ensemble ni de chronologie, tant cet outil paraissait banal et dépourvu de signification particulière. Il faudra hélas attendre de nombreuses années avant que, sur ce point comme sur tous les autres, des données pertinentes puissent nous parvenir.

Les problèmes archéologiques. III. La fenaison et la faux.

Contrairement à la faucille, la faux a fait depuis longtemps l'objet de nombreux travaux, car il a toujours été clair que cet instrument ne pouvait pas exister avant le fer. L'hypothèse de "faux" en bronze n'a presque jamais été sérieusement soutenue. Toutefois, la plupart de ces travaux sont anciens (à l'exception de l'étude récente de Rees pour la Grande Bretagne). D'où des obscurités et des lacunes que seule une mise à jour nouvelle pourrait faire disparaître. En l'absence de cette mise à jour, il n'est possible que de donner quelques indications générales et sous bénéfice d'inventaire.

Remarquons au préalable que la faux est, originellement, un outil de

récolte de l'herbe, et non des céréales. La première mention de la récolte d'une céréale à la faux ne date que du XVe siècle (en Normandie: Delisle), et cette céréale était l'avoine. On ne commença à récolter l'orge et les blés (froment ou seigle) à la faux dans certaines régions particulières qu'au XVIe, XVIIe ou XVIIIe siècles (Pologne, Hongrie, Pays-Bas, Nord-Est de l'Angleterre...), mais c'est seulement au XIXe, on le sait, que la moisson à la faux se généralisera dans toute l'Europe non méditerranéenne. Pendant les quinze à vingt premiers siècles de son existence, donc, la faux a servi exclusivement à la récolte du foin: nous n'avons aucun indice, du moins, qui puisse nous en faire douter.

La faux, par conséquent, suppose le foin, c'est-à-dire la prairie: ces trois éléments liés entre eux sont exclusivement européens, et seules les langues européennes ont des termes spécifiques pour les désigner. Il faut bien comprendre, en particulier, que la prairie, cet élément si important des paysages européens, suppose la faux. Rien n'est moins "naturel" que la prairie, qui résulte au contraire d'une longue évolution des techniques et de l'économie, dans laquelle la faux a joué un rôle déterminant. L'ensemble faux-foin-prairie est le résultat et le moyen à la fois d'une intégration agriculture-élevage beaucoup plus poussée en Europe que partout ailleurs dans le monde.

Il semble que les premières faux apparaissent à la fin de l'Age du Fer (La Tène, IIe siècle avant J.-C.) dans l'espace alpin central (Suisse, Autriche, Allemagne du Sud, Italie du Nord, Yougoslavie du Nord). Mais c'est seulement à l'époque romaine que les trouvailles deviennent nombreuses. Elles intéressent alors une aire beaucoup plus vaste, puisqu'elle inclut désormais l'Angleterre, la France du Nord-Est et une grande partie de l'Allemagne. En même temps qu'à cette diffusion de la faux, on assiste à une remarquable diversification typologique de l'instrument: les faux simples et courtes de l'Age du Fer subsistent (leur existence se prolongera encore longtemps en Europe orientale et septentrionale), mais on voit aussi apparaître des faux à lame large renforcée de nervures, et des faux à lame étroite, très incurvées, d'une longueur extraordinaire (dépassant 2 m de la pointe au talon en suivant la courbe du dos). Bien entendu, en l'absence de manches (sauf sur de rares exemplaires retrouvés dans les lacs), nous ignorons tout de la façon exacte dont ces faux étaient manipulées; tout au plus pouvons-nous dire que les faux les plus courtes étaient maniées d'une seule main. Quoi qu'il en soit, le point important est cette extraordinaire diversification des types de faux dans les provinces alpines, rhénanes et

britanniques de l'Empire. Le fait que ces provinces soient toutes situées à proximité du limes a conduit à proposer de voir dans la faux l'instrument de l'affouragement d'une cavalerie dont l'importance allait alors croissant (K.D. White). C'est effectivement une hypothèse tout à fait vraisemblable.

Après la chute de l'Empire romain d'Occident, les données archéologiques se raréfient de nouveau, et on ne dispose plus que de quelques documents iconographiques, peu nombreux et de valeur inégale. Ce sont d'ailleurs deux de ces documents (cathédrales de Paris et de Chartres) qui nous apprennent qu'au XIIIe siècle au plus tard, la faux d'Europe occidentale a atteint sa forme définitive, à quelques détails près.

Contrairement à la faucille, qui est le plus souvent fabriquée sur place, par le forgeron local, il semble que la fabrication des faux, beaucoup plus délicate, ait été depuis longtemps un travail de spécialistes. C'est tout au moins le cas depuis le XVIIe siècle, où la province de Haute-Autriche acquiert un quasi-monopole pour toute l'Europe continentale, qui ne laisse subsister, en dehors de l'Angleterre et de la Suède, que quelques rares centres de production en Allemagne. Mais dès le XVe siècle, on trouve mention de "faux d'Allemagne" dans le Sud-Ouest de la France, en Gascogne. Ce qui atteste de l'ancienneté du commerce des faux à longue distance en Europe. (On n'a d'ailleurs aucun indice qu'il existât une production de faux sur le territoire actuel de la France avant la Révolution.) Ce commerce à longue distance est-il plus ancien encore? Existait-il déjà à l'époque romaine? Nous l'ignorons. Mais comme la zone de production des faux a toujours été, pour des raisons techniques, beaucoup plus petite que la zone de leur utilisation, la question mérite d'être posée. La seule alternative au commerce à longue distance est l'existence de forgerons itinérants, attestée du reste à l'époque historique (Tziganes). Les deux solutions peuvent d'ailleurs se combiner plus ou moins.

La faux, on l'a vu, a permis l'apparition d'un élément essentiel de nos paysages, la prairie. Elle a été l'instrument d'une intégration unique au monde de l'élevage à l'agriculture. Et sa fabrication et sa diffusion impliquent, depuis des temps très reculés, une véritable industrie centralisée et un commerce organisé à longue distance. C'est dire l'extraordinaire importance, pour l'histoire économique de l'Europe, de cet instrument que nous connaissons pourtant encore si peu.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDERSON-GERFAUT, Patricia
1983 "A consideration of the uses of certain backed and lusted stone tools from late mesolithic and natufian levels of Abu Hureyra and Mureybet (Syria)"
- FISCHER, H.T.
1937 "Reispflücken und Reisschneiden in Indonesien", Internationales Archiv für Ethnographie, 34: 83-105.
1939 "Das indonesische Reismesser ausserhalb Indonesiens", Paideuma, 1, 3: 147-152.
- JONES, L.J.
1979 "An isolated attempt to harvest by machine in the early Christian era", History of Technology, 4: 107-112.
- KÜNZIG, J.
1973 Mitteleuropa, Baden. Grünkernbereitung im Bauland. Göttingen (Encyclopaedia Cinematographica, E 923/1965).
- LÜHNING, Arnold
1951 Die schneidenden Erntegeräte. Technologie, Entwicklung und Verbreitung unter besonderer Berücksichtigung Nordwestdeutschlands. Göttingen, multigr.
- NEIRA MARTINEZ, Jesus
1955 El habla de Lena. Oviedo, Instituto de Estudios Asturianos.
- RASMUSSEN, Holger
1974-1975 "Das Sammeln von Mannagras (*Glyceria fluitans*) in Dänmark", Folk (Dansk Ethnografisk Tidsskrift), 16/17: 253-262.
- REES, Sian E.
1979 Agricultural Implements in Prehistoric and Roman Britain. Oxford, B.A.R., British Series.
- RENARD, M.
1959 "Technique et agriculture en pays trévire et rémois", Latomus, 28.
- SIGAUT, François
1978 "Identification des techniques de récolte des graines alimentaires", Journal d'Agriculture Traditionnelle et de Botanique Appliquée, 25, 3: 145-161.
- SIGAUT, F., F. ORTIZ et G. TOFFIN
1980 "Moissons sans faucilles: Asturies et Népal", Société d'Ethnozoologie et d'Ethnobotanique, Bulletin de liaison n° 8: 1-4.
- STEENSBERG, Axel
1943 Ancient harvesting implements. A study in archaeology and human geography. Copenhagen, Nationalmuseets Skrifter.

VOUGA, Paul
1923

La Tène. Monographie de la station publiée au nom de la
Commission des Fouilles de La Tène. Leipzig, Karl W.
Hiersemann.

ZEITLINGER, Josef
1944

"Sensen, Sensenschmiede und ihre Technik", Jahrbuch
des Vereines für Landeskunde und Heimatpflege im Gau
Oberdonau, 91: 13-178.